

PROLOGUE

Le même rêve revenait encore. Les portes de la prison s'ouvraient et il était enfin libre. Il avançait de quelques pas. La lumière l'aveuglait et l'obligeait à plisser les yeux. Son corps cheminait dans la ville sans qu'il fasse le moindre effort. Personne ne le remarquait. Progressivement, le mouvement s'accélérait. Ses bottes ne touchaient plus le sol. Il était projeté vers l'avant, il prenait de la hauteur. Il dépassait les fortifications qui entouraient la cité, il survolait des sentiers, des prés, des arbres. Les couleurs se mélangeaient et la nature autour de lui se déformait sous l'effet de la vitesse. Il se

déplaçait à une allure hallucinante. Toutes les nuits, il sentait que le rêve lui faisait emprunter des trajets différents. Mais la destination était toujours la même. Son corps atterrissait brusquement. Il se redressait et faisait face à la muraille. Il marquait une longue pause durant laquelle il observait le portail entrouvert, en écoutant son propre souffle. Et le tourbillon reprenait le dessus et l'emportait à nouveau, le faisait pénétrer à l'intérieur pour qu'il fasse ce qu'il devait faire. Les matières, les visages, les gestes, les cris, tout s'amalgamait dans un instant de fureur où il se sentait pourtant étrangement calme.

Quand le flou se dissipait et que les images reprenaient un sens, il se voyait ressortir par le portail. Devant lui se dressait un puits avec un seau en bois posé sur les pierres. Il le plongeait dans l'eau, le ressortait plein à ras bord et le déposait au sol. Il y lavait le poignard avec des gestes lents. Il essuyait l'arme sur le revers de son pantalon ; les reflets du soleil dansaient sur la lame d'acier. Puis, il la glissait soigneusement dans le fourreau caché dans sa botte. Tout était fini. Ou plutôt, tout pouvait enfin recommencer. Ce n'était pas tant une vengeance, une conclusion irrémédiable, qu'un acte de justice qui venait laver le passé pour libérer le présent. Soulagé, il se penchait par-dessus le seau pour observer son propre reflet à la surface de l'eau. C'était l'instant où le rêve, chaque nuit, devenait cauchemar. L'eau lui renvoyait une

image inattendue, une ombre qui soudain lui donnait envie de hurler. Il renversait le seau et se redressait. Il sentait le contact du poignard sur son mollet. Il tentait de crier, mais le souffle lui manquait pendant quelques secondes, avant qu'enfin ses cordes vocales tremblent : JE... SUIS...

Comme chaque nuit, ces premiers mots qu'il gémissait le réveillaient et la phrase restait en suspens. Les yeux ouverts, il scrutait l'obscurité autour de lui. Il était toujours dans sa cellule, couché sur de misérables planches. Contre son mollet, il n'y avait que la pierre pointue avec laquelle il marquait des traits sur les murs pour comptabiliser les jours écoulés. L'ultime trait serait pour bientôt. C'était peut-être la dernière fois que le rêve venait le tourmenter.

Le duc était de cette espèce qui sait tout et qui devine le destin de chacun. Ainsi, en cet instant où il fixait le soleil, il pressentait que rien ne servait pour nous de connaître son nom, car l'histoire ne retiendrait pas ses actes, mais ceux d'un autre qui, au même instant, crouissait dans l'obscurité d'un des pires endroits qui soient.

Villegnyne-la-Grande, siège du duché, était une cité terne et sévère. Le temps s'y était figé depuis la Grande Révolte, quinze ans plus tôt. Après des mois de violents heurts, la ville et tout le pays alentour avaient retrouvé un calme durable. En vérité, le duc et ses ministres, une

fois arrivés au pouvoir, avaient imposé des conditions de vie strictes et austères à tous les citoyens. Les journées de dur labeur se succédaient invariablement et il restait bien peu de distractions : le parc de la ville, deux ou trois estaminets et quelques saltimbanques de passage. Les querelles, les empoignades ou le tapage s'étaient faits rares. Le duc avait décrété un couvre-feu au coucher du soleil, que chacun respectait sous la surveillance sévère des agents de la Loi.

Au sommet de cette ville triste, le duc avait pour habitude de s'installer sur le rebord de la plus haute tour du palais. Chacun pouvait l'y apercevoir, à toute heure du jour, regardant le soleil intensément. Son don de divination lui suffisait pour savoir tout ce qui se déroulait dans sa cité, depuis les quartiers hauts qui abritaient les bourgeois, en passant par les ruelles, les places et les ateliers surchauffés par le travail des artisans, et jusqu'au bord du fleuve. Là, une fois passé les chantiers des débiteurs de bois, l'odeur pestilentielle des tanneries envahissait la moindre particule d'air. Enfin, à l'exact opposé de son palais, le duc devinait le silence pesant derrière les murs épais de la terrible prison qu'il avait fait construire. En ce chaud après-midi d'été, il voyait apparaître les mots qu'un prisonnier fort et déterminé finissait de graver dans la pierre de sa cellule :



*Au nord du continent,
mon honneur fut balayé.*

*À l'est du pays,
mes amitiés éparpillées.*

*Au sud du fleuve,
ma dignité s'est envolée.*

*À l'ouest de la ville,
ma silhouette s'est effacée.*

*Il est venu le temps
d'en finir avec les quatre vents.*

II

La prison de Villecyne-la-Grande était connue bien au-delà de l'enceinte de la cité. Partout ailleurs, les bandits et les meurtriers étaient enfermés au cachot dans l'attente de leur châtement. Cela durait quelques jours ou quelques semaines et puis ils libéraient les lieux, parfois morts, parfois vivants, mais avec des doigts en moins ou des dettes en plus. Le duc de Villecyne-la-Grande avait décidé que ces méthodes étaient insuffisantes. Il voulait que l'enfermement des criminels devienne une peine en soi et que, par conséquent, il dure plusieurs années. Il fit donc bâtir cette véritable forteresse, dont la silhouette